

## Le cancre et la fenêtre

Julie Mazzieri

Numéro 78, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mazzieri, J. (2019). Le cancre et la fenêtre. *L'Inconvénient*, (78), 6–8.

# Le cancer et la fenêtre

SANS MOBILE APPARENT **Julie Mazzieri**

La fenêtre de mon bureau en Corse donne sur une cour d'école. Il n'y a pas de spectacle plus distrayant, croyez-moi. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que je me retrouve à travailler dans de telles circonstances. On dirait que je le fais exprès.

L'un des premiers endroits où j'ai vécu à Montréal était situé en face d'une école pour déficients intellectuels. De cet appartement au rez-de-chaussée – comme d'une baignoire au théâtre – je voyais sortir tous les jours de la semaine, à heure fixe, une joyeuse troupe de débiles. Oui, j'ai bien écrit « une joyeuse troupe de débiles », car c'est bien ce qu'ils étaient : des débiles, la nuque raide, la lèvre pendante, incapables de se mettre en rang, gueulant joyeusement toutes sortes d'obscénités ou encore les paroles d'une chanson apprise ce jour-là et déjà à moitié oubliée, se tapant les uns les autres sur la tête en se traitant d'idiots, gueulant encore et encore je ne sais quoi avant de disparaître par la grande porte. Quel carnaval ! Impossible de faire autrement que de regarder cette réjouissante compagnie et d'attendre que sonne la prochaine récréation.

Quelques années plus tard, en m'installant à Paris, c'est avec surprise (effroi) que j'ai découvert, très tôt, un lundi matin, que l'appartement que je venais de louer surplombait le préau d'une école primaire. Seuls le bruit de la cloche et les cris des enfants me parvenaient. Même en sortant la tête par le vasistas, impossible de voir ce qui se passait plus bas. Mais quel bruit ! Quel vacarme phénoménal ! La juxtaposition des cours intérieures créait une formidable caisse de résonance et – fenêtres fermées – la pièce se trouvait submergée par la clameur de la récréation. Mais qu'ont-ils tous à crier, ces enfants, sous leur canopée de zinc ? Des cris aigus. Des cris stridents. Des petits cris de macaques et de gibbons. Des cris de surprise, de victoire, de trahison. Toutes les voyelles y passent. Des comptines chantées à tue-tête à travers lesquelles fusent des gros mots. Des insultes et des rimes. Des insultes qui riment. On apprend à siffler et à cracher. Souvent, on tape dans le grillage. S'ensuivent alors de nouveaux cris – encore plus puissants, plus rauques. Des hurlements. Beaucoup de rires aussi remontent de ce trou. Ça pouffe, ça glousse, ça piaille, ça s'égosille tant et si bien qu'on ne sait plus si c'est du pain ou des cacahuètes qu'il faut leur lancer.

Me voici aujourd'hui aux premières loges. Jamais je n'avais eu de si bonnes places. Vraiment, c'est imbattable. Il est peut-être temps d'en tirer quelque leçon. La fenêtre de mon bureau donne sur la cour d'une école privée de

Aujourd'hui,  
le cancre se  
concentre.  
L'effort intel-  
lectuel apporte  
à son visage  
une beauté  
singulière.

Bastia : un imposant bâtiment de couleur ocre dont le toit en lauzes du pays est surmonté d'une croix blanche. Une école catholique, donc. Construite à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, celle-ci a tout d'abord servi de pensionnat pour jeunes filles avant d'être transformée en hôpital militaire lors de la Première Guerre, puis en poste de commandement allié au cours de la Seconde. Cet établissement a désormais pour particularité de proposer les cours de la maternelle jusqu'au lycée. La jeunesse bastiaise peut faire toute sa scolarité entre ces mêmes murs, y apprenant ainsi tout d'abord à nouer ses lacets, jusqu'à découvrir les vertiges des géométries non euclidiennes. La cour de récréation est ombragée par sept grands platanes. De l'autre côté, il y a la mer. On crie beaucoup aussi dans les cours d'écoles catholiques.

On crie tellement que, en retour, il faut aussi crier contre ces jeunes tapageurs. Je dois admettre que cet autre spectacle me divertit lui aussi au plus haut point. Dès le matin, les maîtres et les professeurs s'époumonent pour obtenir le silence ou pour qu'on jette son chewing-gum. Un cahier perdu ? Une calculatrice oubliée ? Et c'est reparti. Le midi, c'est au tour des automobilistes de klaxonner les enfants qui chahutent et traversent la rue n'importe comment. Mais rien ne vaut les soirs de remise des bulletins. Rien n'égale le défilé des parents sous ma fenêtre. Je les vois qui reviennent à leur voiture en tempêtant derrière leur progéniture. J'entends les menaces qui pleuvent derrière les portières. Ah ça, oui ! On s'en donne à cœur joie. On leur fait la fête ! « Moi aussi ! Moi aussi ! » me dis-je parfois du haut de mon balcon. Laissez-moi leur crier dessus juste une petite fois.

Mais dans ce domaine, personne ne surpasse le crieur professionnel qu'est le surveillant : le « pion », comme on l'appelle ici en référence au soldat à pied, au fantassin. Voilà l'ennemi parfait de la cour de récréation. L'ennemi héréditaire. Il faut le voir traverser le pavé de long en large de sa démarche autoritaire. Son pas lourd et lent. Sa voix de stentor. À quoi pense-t-il, le pion, flanqué de son éternel lèche-cul dont il n'écoute même plus les histoires insignifiantes ? De mon mirador, je me dis que je pourrais lui être fort utile ; mais vous l'aurez compris, je ne suis d'aucun camp.

Voyez-vous, de là-haut, ce qui saute aux yeux, ce sont les « réunions secrètes » qui se tiennent à l'abri des regards et qui se dispersent à l'approche du pion. De petits groupes se forment ici et là, dans les coins, dans l'embrasure d'une porte ou le renforcement d'un mur, autour d'un poteau. L'année dernière, la foudre s'est abattue sur la croix et l'un des platanes. Ils ont coupé l'arbre et maintenant on peut monter dessus. Les cris, ce n'est rien, je vous dis. C'est quand ils se taisent qu'il faut s'inquiéter. Je n'entends pas ce qu'ils disent. Je ne peux qu'imaginer. Je n'entends pas ce qu'ils disent au cours de ces apartés, mais à les voir se tenir ainsi, on ne peut douter de la gravité de la situation. Ce sont dans ces conciliabules tenus debout, en culottes courtes, que s'ourdissent les premiers coups d'État visant à renverser les despotes qui inventent au fur et à mesure les règles du jeu. C'est en se mouchant dans leur manche que ces petits réactionnaires outrés par le menu de la cantine ou les nouvelles chaussures d'une remplaçante exposent les idées les plus fantaisistes et les plus délirantes. Méfiez-vous de leur colère. Quinze minutes suffisent pour organiser les discordes, les intrigues, les rivalités et les cabales de toute espèce. Et quand on n'a plus de mots ou que c'est trop long à dire, on se tape dessus, on se court après et on se remet à crier. Les filles cognent aussi fort que les garçons, le poing fermé, sans retenir les coups. La gifflade est démodée.

Je ne suis pas la seule à m'amuser du spectacle de la récréation. Quelques mètres plus haut, un garçon au visage hilare regarde lui aussi ce qui se passe dans la cour. Il vient de jeter quelque chose par la fenêtre – son crayon, son compas, que sais-je – et veut voir où l'objet a atterri. Le cancre. Il n'écoute rien. Voilà des mois que je l'observe. Il choisit toujours cette même table près de la fenêtre. C'est plus fort que lui ; il ne peut s'empêcher de regarder dehors. On finit par le changer de place, mais il y revient toujours.

– Agostini, vous ne suivez pas ! Pouvez-vous répéter ce que je viens de dire ?  
Le cancre a de la répartie. Tout le monde rit. On lui raconte les guerres napoléoniennes. La bataille d’Austerlitz. Waterloo. Beaucoup de dates et de noms de généraux. On lui explique la dérive des continents. La Pangée et la Panthalassa. On lui parle de l’élargissement du monde. De l’astrolabe. De la circumnavigation. On lui montre la carte des grandes découvertes. « Ça va sonner », pense-t-il. Les sciences n’ont guère plus de prestige à ses yeux. Il veut bien allumer le brûleur à gaz ou sortir le rat de sa cage, mais ne lui parlez pas de la formule de Lewis ou de la transgénèse : il tourne la tête et regarde par la fenêtre. Quand sonne enfin l’heure de la récréation, il faut le voir ramasser sa trousse et ses feuilles d’une seule main et tout jeter dans son sac.

Aujourd’hui, le cancre se concentre. Il a un examen. Je l’observe, de profil, penché sur sa copie. Je ne l’avais jamais vu aussi sérieux. L’effort intellectuel apporte à son visage une beauté singulière. La tension de l’esprit appliqué à un objet unique transforme ses traits : les mâchoires se crispent, les tempes se creusent, il y a là quelque chose de douloureux. Le sang lui monte à la tête. Le cancre a d’ailleurs le visage tout rouge, tant et si bien qu’on dirait qu’il soulève un poids énorme. Ce n’est pas une dissertation, c’est un épaulé-jeté. Il écrit très peu. Il efface, il rature. Il ne comprend rien, ça se voit. Puis une moto passe dans la rue en faisant vrombir son moteur et le revoilà le front à la fenêtre.

N’allez pas croire que j’éprouve une sympathie particulière ou une quelconque fascination pour le cancre et sa cancrerie. Je sais à qui j’ai affaire. J’imagine bien ce qu’il pense des gens comme moi qui passent leur vie dans les livres et qui croient que la cour de récréation est un grand sujet d’actualité. Seulement, voilà, il faut bien admettre que nous partageons tous deux un même penchant et que toutes ces heures passées à regarder dehors finiront par nous attirer des ennuis. Il faudrait en finir une fois pour toutes avec cette fichue fenêtre. Il faudrait la « vider » de cette vue qu’elle impose, source infinie de distractions pour nos pauvres esprits. La vider d’un seul trait, comme on vide un verre d’alcool fort. Allez, cul sec.

Il faudrait alors renoncer tout d’abord à cette Méditerranée qui prend presque toute la place. Cette mer recouverte de poncifs littéraires qui tourne maintenant à l’obsession. Puis ce serait au tour de l’archipel toscan : Capraia, Elbe, Montecristo, Pianosa. L’été, un bateau assure la traversée entre Bastia et Portoferraio. Je crois que c’est le mercredi seulement. Les traversiers ne sont plus en grève : les étalages et les hôtels seront à nouveau remplis. Au petit matin, quelques embarcations de pêcheurs se donnent rendez-vous au large. Il faudra les sacrifier elles aussi. En contrebas, les innombrables écaillés en pierre taillée des toits du port. Le magnifique jardin de la Villa des Palmiers. Encore un après-midi entier perdu à regarder les hommes venus abattre les arbres décimés par les charançons. L’école et sa cour. De l’autre côté de la rue, la rangée de « maisons d’Américains ». Fini les notables. L’extension construite récemment en forme de guérite sur le toit et qui nous empêche de voir la citadelle. « On rêve de la faire sauter au lance-roquettes. » Ce genre d’humour est possible ici. Les ouvertures percées sur chacune des façades de la tour carrée d’un bâtiment voisin : est-ce un pigeonier ? Le plus difficile sera sans doute de se défaire de la rue. La semaine dernière, une procession religieuse défilait sous ma fenêtre. Des hommes en chasubles blanches psalmodiaient dans un mégaphone. Quelques mètres plus loin, posé sur un brancard transporté par quatre hommes de tailles différentes, saint Antoine se tenait de travers au-dessus de la foule. Ils étaient bien une centaine de fidèles à suivre le patron des causes perdues. La circulation avait été bloquée. Les automobilistes qui ne voyaient rien de ce qui se passait se sont mis à klaxonner. On ne sait jamais. Quelques jours plus tard, un défilé d’un tout autre genre avait lieu en sens inverse : des dizaines et des dizaines de voitures et de fourgons de police. Le premier ministre est venu rendre visite aux nationalistes. En revanche, le bus à ciel ouvert ne passe plus devant chez moi. Il paraît que le conducteur débitait n’importe quoi. Dommage, je m’étais promis que cette année je prendrais un ticket et que j’irais m’asseoir parmi les touristes pour entendre ce qu’il pouvait bien raconter. ■